

LE JOUEUR

Nous disions donc, comme bien vous savez, que Saint Pierre et son divin Maître, quand il leur plaît, dévalent du paradis en terre, pour voir comment vont les choses en ce pauvre monde.

La dernière fois qu'ils dévallèrent, quand ils eurent vu que tout allait à peu près à l'accoutumée, et qu'il s'en allait nuit, ils demandèrent la retirée à un brave fustier (charpentier) qui leur fit manger un morceau et boire un coup, et tant de bon cœur que le divin Maître lui dit :

— La paix de Dieu soit toujours avec vous, brave homme ! Pour grand-merci de votre assistance, je veux vous accorder de faire trois souhaits. Vous les ferez de votre mieux, — ça vous regarde, — et moi je les accomplirai. Ce que je promets, je le tiens, et ce que j'ordonne se fait.

Saint Pierre alors s'approcha du fustier, et lui dit à l'oreille : — Demande ton salut !

Et le fustier de répondre : — Mon ami, je sais ce que j'ai à faire. Je demanderai ce que bon me paraîtra. Et avec ça, il dit à Notre-Seigneur :

— Toujours jouer, jamais gagner !... Voyez, Maître, accordez-moi, si vous pouvez, de toujours gagner, quand je jouerai aux cartes.

— Je te l'accorde. Et d'un. A l'autre.

Saint Pierre s'approche encore du fustier, et se penchant à son oreille : — Malheureux ! — fit-il encore, — demande ton salut !

— Laissez-moi la paix, vous. Est-ce que ça vous regarde? — lui répond le fustier. — Je sais mieux que vous ce qui me convient. Je veux demander ce qui m'agré. Vous êtes une scie !

Et puis, à Notre-Seigneur : — Maître, accordez-moi, si vous pouvez, que qui s'asseoira sur mon plot, il s'empige, et ne puisse plus se dépeiger sans ma permission. Je sais pourquoi...

— Je te l'accorde, dit Notre-Seigneur. Et de deux. Maintenant... au dernier.

Saint Pierre s'approche encore du fustier, et à son oreille : — Misérable ! tu n'en as plus qu'un ! Ton salut ! demande-lui vite ton salut !

— Tu finiras par me faire monter à l'échelle, vieux ronchonneur ! lui répond le fustier. Te l'ai-je assez dit !

— Maître, divin Maître ! — cria Saint Pierre, les mains jointes, — vous le voyez : cet homme est une bête brute ! — Vous qui êtes autant bon que grand, accordez-lui son salut. Je vous le demande pour lui.

— Pierre, répond le Maître, ça ne te regarde pas. Tais-toi ! et toi, parle, que je t'écoute.

Et alors le fustier : — Avez-vous vu, à main droite, en entrant dans la boutique, le figuier qui ombrage mon puits ? Ils me volent toujours mes figues... Eh ben ! Maître, ô vous qui êtes autant bon que grand, je vous demande en grâce que, qui sur mon figuier montera, n'en puisse plus descendre sans ma permission.

— Accordé. Et de trois. Et voilà tout.

Deux grosses larmes perlèrent sur les joues de Saint Pierre et se perdirent dans sa barbe blanche.

— Maintenant, nous n'avons plus rien à faire ici, dit le Seigneur...

Et les deux pèlerins du ciel resplendirent soudain, et se dissipèrent comme une fumée.

•

Ravi de ses trois souhaits, le fustier voulut vite savoir si c'était bien vrai, ce que le Maître lui avait dit : « Ce que j'ordonne se fait. »

Adoncques, il commença par aller jouer. Effectivement, il gagna honnêtement, — gagna tant, que de pauvre il devint riche, riche à ne plus savoir que faire de son argent et de son or. Et, — ce qui est extraordinaire, — il ne fut pas avare ; et, — ce qui est aussi fort singulier, — fustier il était et fustier il resta.

Comme, dans le fond, il était brave homme, tout joueur qu'il était, — il rendait service tant qu'il pouvait et faisait des heureux tant qu'il voulait. Tout pauvre venant lui faisait joie. Et comme, quand il n'y en avait plus, il y en avait encore, il avait la main trouée. Et quand il dissipait ainsi ses trésors, il riait, et goguenardait plus que pas un.

•

Et avec ça, pas moins, un jour vint la Mort, fagotant ses os dans un grand linceul blanc, car il faisait fresquet.

— Oh ! que je suis lasse ! dit-elle en arrivant.

Et elle s'assit sur le plot du fustier.

— Allons ! — qu'elle dit, — fais ton acte de contrition et ton paquet, car c'est ton heure, et je viens te quérir.

— Tu es bien pressée, la Camarde ! — lui répond le charpentier, qui charpentait, tranquille comme Baptiste. Si tu es lasse, repose-toi.

— J'ai force ouvrage : faut que je parte.

Et la Mort veut se lever, et pour se lever, fait effort, mais pas mèche : elle est empeignée sur le plot, et se dépeiger ne peut. Elle tape du pied, et, si elle en avait, elle s'arracherait la bourre..... De plus en plus se perforce-t-elle. Peine perdue !

— Eh ben ! maintenant, que faire ? — dit-elle au fustier en grommelant. Et mon ouvrage ? J'ai tant d'ouvrage !

— Je t'ai domptée et je suis ton maître, dit le fustier... Si je n'étais pas bon enfant, ô laide Mort, tu passerais là belle vie !... Si, pas moins, tu veux, je te délivrerai, à condition...

— A condition... ?

— Que tu me laisses la paix cent ans, pour le moins. Veux-tu ?

— Nenni ! Tu m'en demandes trop !

— Ah ! quoi ? nenni ?... Eh ben ! si ça te plaît, reste-y ! Qui est bien, qu'il y reste.

Et le fustier riait... et goguenardait comme pas un.

A la parfin, la Mort lâcha, et ils tombèrent d'accord à cinquante ans.

Dépeignée, la Mort se leva, et ronchonnant, fusa comme un éclair, pour aller faire son ouvrage.

•

Et le bon charpentier d'aller au levage de ses charpentes, satisfait de son premier souhait, de sa pache avec l'Édentée et du voir-venir, et il laissa courir l'eau. Et de temps en temps le jeu lui profitait.

Quand vous êtes heureux, que rien ne vous manque et que vous ne languissez pas, cinquante ans sont tôt passés. Voilà que revient la Mort, fagotant ses os dans son grand linceul blanc :

— Ah ! hisse ! qu'elle lui fait. Cette fois, c'est tout de bon, et c'est l'heure !

— Te voilà encore, vieille Marque-mal ! dit le fustier. Qui te demande ? Ce n'est pas encore l'heure : manque d'une petite demi-heure, (si mon coucou va bien).

Et la Mort, toujours en avance, attendant l'heure, admirait le grand figuier du fustier.

— Les belles figues ! qu'elle dit. Elles font le miel, et vous tirent aux yeux.

— A ton service, si tu en veux.

La Mort a toujours faim : elle monta donc sur le figuier. Ah ! qu'elle en avala !

La petite demi-heure prit fin, et la vieille Marque-mal, comme un affreux oiseau de rapine sur la branche, d'en haut cria au fustier :

— Eh ben ! cet acte de contrition est-il fini, oui ou non ?

— Tu peux dévaller : je suis prêt, répond le fustier.

Et la Mort veut dévaller, mais elle est clavelée sur le figuier et ne peut se déclaveller. En vain elle s'éreinte en efforts.

Et le fustier de rire, et de goguenarder comme pas un.

— J'ai été, je suis et serai ton maître, fait-il. Si, pas moins, tu veux, je te délivrerai, car je suis pitoyable. Je te déclavellerai, mais à condition...

— A condition... ?

— Que tu me laisses tranquille pour le moins cent-cinquante ans. Veux-tu ?

La Mort et le fustier disputèrent assez, mais enfin tombèrent d'accord à cent ans. D'ici là, se dit le fustier, il en passera de l'eau au Rhône ! D'ailleurs, mes

jambes tremblotent, et je sens que je me fais un tantinet vieillot.

La Mort dévalla, et prit la poudre d'escampette, mordant ses doigts.

•

Les cent ans passèrent. La Mort arriva, trouva le fustier eccléné comme un vieux tonneau, bavant, branlant le chef et tout replié sur lui-même. Elle le saisit pendant qu'il sommeillait, le chargea sur son échine et l'emporta dans l'autre monde.

Quand ils sont devant la porte du paradis, elle décharge son fardeau sur le seuil et frappe. La porte s'ouvre :

— Tiens, Pierre, lui dit la Mort, en voici un qui a bien gagné votre paradis : il a vécu deux cents ans !

— Quel est ce tant patient ? dit le porte-clefs.

— Le brave fustier, répond celui-ci, qui, vous en souvient-il ? vous a donné la retirée, un jour que vous étiez tant las !

— Ah ! c'est toi, têtue ! toi qui, lorsque je te disais une fois, deux fois, de demander ton salut, m'appelas vieux ronchonneur ? Tu n'as pas voulu ton salut, et tu veux à cette heure entrer dans le paradis ? Eh ben ! mon homme, va-t-en au diable !

— Pas moins, Saint vénérable, j'ai fait du bien tant que j'ai pu et des heureux tant que j'ai voulu. J'ai été fidèle à ma pauvre femme tant qu'elle a été en vie, et même après sa mort...

— Ils n'entrent pas ici, ceux qui paillardent avec la Dame de pique ! Nenni, tu n'entreras pas. Qui t'a apporté, qu'il te remporte.

Et la Mort, en riant, le charge encore sur son échine. Et vogue la galère !

Quand elle fut devant la porte du purgatoire, elle déchargea son faix sur le seuil et heurta.

— Qui est là ? — dit une voix d'enrhumé.

Et la Mort de répondre :

— Ouvrez, c'est moi. Je suis la Mort ! Je vous apporte un pauvre fustier qui m'a donné grand souci. Il a vécu deux cents ans ! Une tant longue vie est presque un purgatoire ; mais comme il était joueur un tantinet...

— Les joueurs sont les enfants du diable, cria la voix. Qu'il aille au diable, le joueur !

*

Et la Mort, éclatant de rire, apporte et pose son faix sur le seuil de l'enfer.

Quand Cifer reconnut le fustier : — Holà ! est-ce toi, lui fit-il ? Je me languissais de te voir. Eh ben ! maintenant nous y voilà ! On va faire ton lit, et va, tu y seras à l'aise !

Alors, pitoyable, la Mort lui dit :

— Pas moins, faut pas trop souffler les gaviots. Il fut grand joueur, mais il faut, puis, être juste. Qui diable ne jouerait pas, s'il gagnait toujours ? D'ailleurs, il a été fidèle à sa femme tant qu'elle a été en vie...

— Et même après sa mort. Je sais ça ! répliqua Cifer en sacrant et en faisant ronfler les r ! Mais, grand coquin de... sort ! il est mien, bien à moi ! Je l'ai, le tiens et le garde.

— Joueur ! fit le fustier, tremblant comme le roseau des étangs, c'est vrai ! Il y a long-temps de ça, je l'étais. Bien que je gagnasse toujours, je gagnais toujours honnêtement. Eh !.... que voulez-vous ?....

Alors Cifer, le coupant : — Toujours gagner ? —

dit-il — et sans faire tort ? Ça ?... ça ne s'est jamais vu et ne se verra jamais...

— Excusez, fit le fustier. Si vous ne l'avez jamais vu, je vous le ferai voir, moi. Avez-vous des cartes ici ?

Et Cifer, qui, pour damner tant d'âmes, inventa les cartes ; Cifer, qui a toujours entretenu, irrité, envenimé la diabolique passion du jeu, — qui d'un joueur fait un larron, Cifer haussa les épaules :

— Pauvre innocent ! fit-il... tu ne veux pas que nous ayons des cartes ! C'est ici qu'il s'en est fait et que s'en conserve le moule... Eh bien ! tiens, allons ! jouons. Tu en apprendras que tu n'as jamais sues. — Que jouons-nous ?

— Ici, balbutia le fustier, je n'ai plus rien... rien que ma pauvre âme, hélas ! Je vous la joue, ... si ça peut vous faire plaisir.

*

Un démon, noir comme la poêle, apporte soudain un jeu de cartes, et le baille respectueusement au Roi des enfers. Les joueurs s'asseoient, mêlent les cartes. Le fustier a la donne. Cifer coupe. A la première.

Et ils entament la partie.

La Mort les apinchait en ricanant, au milieu d'un vol de diables qui, le cœur battant, ouvrant des yeux enflammés, retenant leur flat, faisaient cercle autour des joueurs. Cifer et le fustier se serraient de près. Il y en avait pour tous deux...

Qui gagna ? — Le fustier !

Les diables, épouvantés, s'encafournèrent dans le gouffre embrasé. Et Cifer, en se levant :

— Cré nom dé nom ! qu'il hurla... Mais qu'as-tu

donc fait, prédestiné que tu es ! pour être ainsi l'ami de Dieu ?... Passe ton chemin, ô juste, et que jamais je ne te revoie !

Et la Mort ne riait plus ; et le temps de virer l'œil, elle emporta le fustier sur ses épaules à la porte du paradis, le déposa plan-plan sur le seuil, fit son bonsoir, et, rapide comme l'éclair, dévalla sur terre, où, depuis quelque temps, personne ne trépassait plus. Et elle reprit tranquillement son ouvrage.... Elle ne l'a plus quitté depuis.

•

Le fustier attendit quelque temps encore après que la Mort l'eut posé. Il avait beau heurter et prier : Pierre ne voulait entendre à rien.

Mais Jésus, à la parfin, ouït le dolent qui priait ; et comme il écoute toujours qui le prie, Notre Seigneur et Sauveur dit à Pierre :

— Pierre, mon ami, apaise-toi. Il fut joueur, j'en conviens, mais il a été fidèle à sa femme tant qu'elle fut en vie, et même après sa mort ; il a fait des charités tant qu'il a pu... et il m'a prié. Adoncques, que devant lui s'ouvre toute grande la porte d'or du paradis, et que, par ma grâce et ma miséricorde, il entre dans l'éternelle gloire de Dieu.

•

Saint Pierre finit par s'apaiser, et ouvrit. Le fustier entra, éblouissant comme un soleil. Et le grand Saint Joseph, patron des fustiers, vint au-devant du fustier charitable, pour lui souhaiter à jamais bonnes fêtes et lui faire une embrassée.

L'ANCIEN DE LYON.
